

CHRONIQUE DE WATERLOO

LES BELGES AUX QUATRE-BRAS

Le 15 juin 1815, au soir, le maréchal Ney trouvait à Frasnes, en avant des Quatre-Bras, l'avant-garde hollando-belge.

Après l'avoir refoulée, il s'arrêta, ne connaissant pas l'importance des forces qu'il avait devant lui, se rendant compte, en outre, de la fatigue de ses troupes qui venaient de fournir une longue étape et enfin parce que l'Empereur ne lui avait pas formellement prescrit d'occuper la position des Quatre-Bras.

Le Maréchal remit donc l'attaque au lendemain.

Le 16, la brigade du prince de Saxe-Weimar établie aux Quatre-Bras était renforcée par la brigade Bylandt venue de Nivelles. Furieusement attaquée par Ney elle allait soutenir une lutte opiniâtre pour ne pas reculer et permettre aux renforts anglais d'arriver de Bruxelles.

Le Prince d'Orange lui avait fait prendre un front très étendu. Une batterie d'artillerie à cheval avait cinq pièces en travers de la route à 500 mètres au sud de la ferme de Gémioncourt ; les trois autres placées près du carrefour, observaient la route de Namur. La batterie à pied avait une section près de la corne sud-ouest du Bois de Bossu (défriché aujourd'hui) et le reste en réserve près de Gémioncourt. Quatre bataillons, trois de Nassau et le 8^e de milice hollandaise défendaient le bois ; le 5^e bataillon de milice était posté près de la chaussée, derrière Gémioncourt ; le 7^e chasseurs à pied était disséminé de part et d'autre de l'endroit occupé par la batterie Byleveld à laquelle une de ses compagnies servait de soutien près de Piraumont.

Le reste de l'infanterie, 7^e de milice et deux bataillons de Nassau, étaient en réserve au carrefour. (Voir les cartes de Henry Houssaye, 1815.)

Ney crut qu'il avait devant lui la plus grande partie de l'armée de Wellington alors qu'il ne s'y trouvait que 8.000 hommes. Après avoir hésité, il prononça enfin son attaque. Il était deux heures de l'après-midi.

Le maréchal a sous ses ordres l'infanterie et l'artillerie de Bachelu et de Foy, la cavalerie et l'artillerie de Piré, soit 12.000 hommes et 22 canons. « On ne peut compter, dit M. Aerts, l'historien belge bien documenté, la tête de colonne Kellermann (brigade de cuirassiers Guiton) qui arrivait éreintée et mettait aussitôt pied à terre, ni la cavalerie de la Garde que Desnouëttes, fort des ordres de Napoléon, n'engagerait certainement pas à fond.

Chronique de Waterloo.

La division du roi Jérôme était encore en marche; sans doute en était-il de même pour la batterie de réserve du 2^e corps. »

Après une violente canonnade, la gauche hollando-belge fut repoussée de Piraumont par la division française de Bachelu.

Tandis que la division de Bachelu s'installait à Piraumont, les tirailleurs de la brigade Jamin dispersaient les compagnies du 27^e bataillon hollandais qui, sabrés par le 6^e chasseurs à cheval, échouaient dans une tentative de rassemblement près de Gémioncourt. En même temps, les batteries de Perponcher criblées de boulets et d'obus se repliaient en toute hâte vers le carrefour.

Le 5^e bataillon de milice hollandaise voulut soutenir le 27^e chasseurs hollandais à l'instant où ce bataillon fut chargé. Les miliciens essayèrent de s'établir dans la ferme de Gémioncourt, mais n'y purent tenir devant les attaques furieuses de l'infanterie de Jamin qui s'empara de cette position.

Sur ces entrefaites, la brigade Gauthier attaquait le bois de Bossu. Le prince d'Orange qui avait déjà quatre bataillons dans le bois y porta successivement le 7^e bataillon de milice hollandais, le 2^e bataillon d'Orange-Nassau et le 7^e de ligne belge.

Le bois fut défendu opiniâtrément par les troupes hollando-belges qui furent bientôt submergées par l'arrivée contre le bois de toute la division du prince Jérôme. Elles se retirèrent alors en défendant le terrain pied à pied.

La situation devenait critique lorsque la brigade Van Merlen se composant du 6^e régiment de hussards hollandais (lieutenant-colonel Boreel) et du 5^e dragons-légers belges (lieutenant-colonel de Mercx de Corbais) intervint.

Les deux régiments de cavalerie se déployèrent aussitôt au sud de la chaussée de Namur, le 5^e hussards en première ligne avec une section d'artillerie à cheval entre les deux lignes.

Les hommes et les chevaux étaient épuisés. Ils venaient de fournir une étape de neuf heures sous une chaleur accablante. On allait leur laisser reprendre haleine et le lieutenant-colonel Boreel avait même donné ordre de donner de l'avoine aux chevaux lorsque ce repos fut brusquement interrompu. Le prince d'Orange, fortement harcelé par les tirailleurs de Foy, fit dire au 6^e régiment de hussards de charger immédiatement. Quand cet ordre arriva, le régiment, afin de mieux couvrir les Quatre-Bras, changeait précisément de position par le mouvement de « pelotons à gauche — tête de colonne demi à droite » et la colonne n'était pas entièrement redressée. Le lieutenant-colonel, dans son empressement à obéir à l'ordre reçu, ne remarqua pas ce détail et commanda : « peloton à droite ! » et chargea. Il en résulta une confusion qui fit inévitablement manquer la charge. Le 6^e chasseurs à cheval français, colonel de Faudous en tête, fondant tout à coup sur les hussards hollandais, les mit en pleine déroute. Pour comble de malheur, ils allèrent se jeter sur les batteries et sur le 5^e bataillon de milice en retraite. Ce fut le chaos. A coups de baïonnette, d'écou-

Chronique de Waterloo.

villon et de levier, les canonniers belges se défendirent, mais la batterie Stévenart fut complètement désorganisée. Le major van Apstall fut blessé, les lieutenants de Wall, van Galen et Ruysch furent hachés. Ce dernier ne reçut pas moins de quatorze coups de sabre. Pour ne pas être pris dans la débandade, Wellington et le Prince d'Orange durent fuir au grand galop ; l'aide de camp du prince, Limbourg-Stirum, qui venait de descendre de cheval, manqua d'être pris et dut se sauver à pied dans les rangs anglais qui venaient d'arriver. Cette charge coûta au 6^e hussards 5 officiers et 44 cavaliers hors de combat, dont 14 tués.

Le lieutenant-colonel de Mercx allait charger à son tour.

Le régiment entama le galop dans un ordre parfait et s'élança contre les chasseurs français. Le choc eut lieu au-delà de la ferme de Gémioncourt ; les deux corps se traversèrent mutuellement et se mêlèrent pour se sabrer. « J'ai fait toutes les grandes guerres de France, disait un témoin oculaire de cette journée, mais je n'en ai exécuté aucune où nous ayons été mêlés aussi longtemps avec l'ennemi. »

En ce moment les Belges furent soumis à une cruelle épreuve. Ils se trouvèrent en présence de camarades avec lesquels quelques mois auparavant ils bravaient les mêmes dangers et moissonnaient les mêmes lauriers. Les Français appelaient les Belges par leurs noms, les engageant à rejoindre leur drapeau. De cet appel infructueux, on en vint aux coups. Le capitaine Deleune se trouva en face de Devielle son frère d'armes de France. Le capitaine van Remoortère reçut un coup de pointe dans le ventre d'un de ses sous-officiers. Le maréchal des logis-chef Beauce se sabrait avec un maréchal des logis-chef de son ancien escadron.

La lutte corps à corps ne pouvait durer longtemps sans amener la destruction totale des dragons-légers. Les Français étaient plus nombreux et, de plus, un régiment de Lanciers avançait pour les secourir. Le lieutenant-colonel Mercx venait d'être renversé d'un coup de sabre. Le major prit le commandement du régiment et fit sonner la retraite. Soit que les chasseurs français voulussent se reformer avant de charger, soit qu'ils voulussent charger les lanciers de ce soin, les dragons-légers ne furent point poursuivis. Leur chef résolut en conséquence d'indiquer comme point de ralliement le terrain en arrière de Gémioncourt. Ce projet ne put être exécuté.

En revenant de la charge, les dragons-légers qui portaient exactement le même uniforme que le 6^e chasseurs français — veste verte et collet jaune — furent pris pour des Français par les « Gordon Highlanders » qui les accueillirent par un feu terrible à bout portant. Quarante hommes tombèrent. Le restant des escadrons durent chercher en hâte un refuge derrière la ferme des Quatre-Bras. Là, le régiment fit halte, se reforma et se plaça en position, mais ne fut plus engagé au cours de la journée.

Le régiment des chasseurs-légers n'avait en ligne que deux escadrons d'en-

Chronique de Waterloo.

viron 400 chevaux. Il perdit 157 officiers, sous-officiers et soldats, c'est-à-dire près des deux cinquièmes de l'effectif. Le fait d'armes des dragons-légers est resté célèbre dans l'armée. Ces deux escadrons reçurent vingt-deux croix de l'ordre de Guillaume.

La brillante charge du 5^e dragons-légers avait donné à l'infanterie anglaise le temps de se déployer et ses troupes fraîches vinrent enfin soutenir l'effort héroïque de la division Perponcher. Bientôt arrivaient en outre les 4,000 fantassins du duc de Brunswick. Dès lors, les renforts se succédèrent. Ney tenta un suprême effort qui échoua. Mais, désormais il était en infériorité numérique et malgré des prodiges de valeur, les troupes françaises durent se retirer. Leur échec des Quatre-Bras empêcha Napoléon d'écraser Blücher et ce fut le commencement de Waterloo...

Le monument élevé en l'honneur des régiments belges qui combattirent aux Quatre-Bras s'élève non loin du carrefour de ce nom à 400 mètres environ en bordure de la route de Nivelles à Namur. C'est une stèle en pierre bleue sans beaucoup d'élégance au centre de laquelle on lit cette phrase-type du Comité du Centenaire d'un style un peu pompier :

1815
16 Juin
A LA MEMOIRE
des
BELGES TUES
à la bataille
des Quatre-Bras
pour la défense
du drapeau
et l'Honneur
des armes.

Le tout est entouré d'un grillage bas.
L'inauguration de ce monument a eu lieu mardi 22 juin 1926.

LE QUARTIER GENERAL DE NAPOLEON A WATERLOO

18 juin... Cette date a ramené une fois de plus l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Il y a cent quatorze ans, la fureur du combat bouleversait les paisibles campagnes où les visiteurs, aujourd'hui encore, peuvent contempler tant de vestiges.

Chronique de Waterloo.

Parmi ceux-ci, il y a Le Caillou, dernier quartier général de Napoléon I^{er}.

En suivant la route de Charleroi, dans la direction de Genappe, après avoir laissé à sa gauche la ferme de la Belle-Alliance et la Maison Dekoster, à droite l'Aigle de Gêrôme et dépassé le hameau de la Maison-du-Roy, sous Vieux-Genappe, le passant aperçoit, au haut de la côte, une vaste maison d'habitation flanquée de solides murs de pierre soutenus par d'énormes contreforts, le tout crépi au lait de chaux. Cela s'appelle dans le pays : la Cense du Caillou.

Le mur fortifié solidement planté dans la bordure de la route a pu faire croire que la demeure fut avant la Révolution le séjour des hobereaux de la Seigneurie des « Vix Manants », censiers de la célèbre abbaye d'Affligem. Quand fut-elle construite ? C'est là un point demeuré obscur. Ce qu'on sait, c'est qu'il existe aux Archives Royales (une pièce récemment découverte par M. Paul Duvivier, avocat à la Cour d'appel et historien érudit), un bail qui atteste qu'en 1690, J.-B. Boucquéau, fermier, s'installait à la « Ferme du Caïau » pour l'exploiter.

Pendant plus d'un siècle, elle n'eut pas d'histoire. La Révolution vint, puis l'Empire. Même silence. Jean-Baptiste Boucquéau fils avait succédé à J.-B. Boucquéau père, devenu propriétaire de la ferme. En 1815, il avait septante-huit ans.

Le 17 juin 1815, elle acquit son heure de célébrité. Au soir, Napoléon qui avait remporté la veille la victoire de Ligny sur les Prussiens de Blücher, vint chercher asile au Caillou et y établit son quartier général. La ferme était déserte, ou presque. Dans l'après-midi, les Brunswickois revenant de Quatre-Bras avaient tiré quelques coups de fusils dans les portes et fenêtres de la demeure. Terrifié, Boucquéau et les siens s'étaient enfuis au village proche de Plancenoit, mais craignant pour son mobilier, le fermier avait laissé à la garde de la ferme une servante, Marie Houzeau. Ce fut elle qui reçut l'Empereur.

La pluie tombait par torrents — les habits de l'Empereur étant trempés, il s'en vint se sécher près de l'âtre, tandis qu'un rapide et frugal souper lui fut servi dans la vaisselle de la ferme. Au dehors, la route était pleine de rumeurs, les canons roulaient sur la chaussée. Hennissants, les grands chevaux des cuirassiers de Milhaud passaient sous les fenêtres. Harassée, l'infanterie de Quiot et de Donzelot gagnait le bivouac dans la boue, le vent et la pluie. Par la fenêtre béant sur le jardin, de grandes ombres courbées s'agitaient et passaient. C'étaient les hommes du 1^{er} bataillon du 1^{er} chasseurs de la Garde qui bivouaquaient sous les pommiers tordus. Sans feu, stoïques sous la pluie, ils montaient la suprême garde auprès de l'Empereur.

Aux âtres de la maison, hurlait la voix plaintive des pluies nocturnes.

L'Empereur se coucha. Son lit avait été dressé dans la pièce donnant sur la chaussée. C'était le lit de campagne qui venait d'arriver dans les bagages

Chronique de Waterloo.

de l'Empereur et qui se trouve actuellement aux Invalides, à Paris, celui sur lequel, à Sainte-Hélène son cadavre fut exposé.

L'empereur couché, le duc de Bassano et les maréchaux présents s'étendirent sur des bottes de paille dans le grenier du Caillou. Et paisiblement Ces Excellences ronflèrent dans le fourrage de Boucquéau.

Vers une heure du matin, Napoléon s'était fait réveiller par Bertrand, le grand maréchal du Palais. Tous deux, à pied, quittèrent le Caillou pour descendre jusqu'à la Belle-Alliance. Vers Mont-Saint-Jean, à la lisière de la forêt de Soignes, brûlaient les feux des bivouacs de l'armée anglaise. Louche et trouble, le petit jour pointait à l'horizon quand l'Empereur regagna son quartier général. Puis après avoir reçu la dépêche de Grouchy, pour lors à Gembloux, lui annonçant la retraite des Prussiens sur Liège et Wavre, il fit appeler Soult et lui dicta un ordre de bataille. Il se recoucha ensuite pour prendre quelques heures de repos.

Cependant, J.-B. Boucquéau, caché à Plancenoit, n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa petite propriété. Il dépêcha donc à la ferme une femme pour voir ce qui s'y était passé. La paysanne fit diligence et revint lui annoncer que l'Empereur désirait le voir. L'Empereur déjeunait lorsque Boucquéau arriva. Il fut introduit auprès de lui par le vicomte de Turenne, « maître des cérémonies ». L'entrevue fut brève, Napoléon lui demanda pourquoi il s'était retiré, d'où il venait, si le village de Plancenoit était éloigné ; il le plaignit avec intérêt et finit par ordonner qu'on lui donnât une sauvegarde. Le fermier remarqua que le chapeau troussé de l'Empereur était « vieux et roux » et « fort enfoncé sur la tête ». Boucquéau se retira.

A neuf heures, Napoléon monta à cheval et descendit vers Rossomme : l'heure de Waterloo avait sonné. De son issue, on ne se doutait guère et des précautions avaient été prises pour le dîner de l'Empereur. On lui avait préparé du mouton très cuit. Prévoyance bien inutile, car vers 6 heures du soir, Napoléon entraîné par la déroute au Caillou, traversait le verger pour gagner plus aisément la route et remonter vers Genappe.

Les destins de sa toute-puissance étaient révolus.

Le séjour de Napoléon au Caillou eut pour le fermier Boucquéau des conséquences désastreuses. Les bâtiments avaient été épargnés par la bataille du 18 juin, mais le 19, vers 6 heures du matin, les Prussiens, furieux du séjour de l'Empereur au Caillou, y mirent le feu. Plusieurs prisonniers français blessés qui avaient été enfermés dans une grange contiguë à la ferme furent grillés vifs. Les Prussiens avaient préludé à l'incendie par un pillage en règle, car Boucquéau revenu au Caillou ne retrouva rien ni de ses meubles, ni de ses provisions. L'incendie avait en outre complètement détruit la grange et le toit de l'habitation, respectant les chambres du bas, celles-là mêmes occupées par l'Empereur.

Chronique de Waterloo.

Sa ruine était donc quasi complète. Dans un état estimatif de ses pertes dressé douze jours après la bataille, il les évaluait à la somme de 58.000 francs, que les experts commis à la vérification ramenèrent, en décembre de la même année, à 54.198 francs.

Boucquéau toucha-t-il cette somme fort considérable pour l'époque ? On ne sait. Barral assure qu'il toucha 56.000 francs. Ce qui est certain, c'est que le règlement dut traîner en longueur. En 1821, Boucquéau n'avait pas encore reçu l'indemnité qui lui était due pour la prise de ses bestiaux en juin 1815.

Boucquéau devenu vieux et impotent mit le Caillou en vente dès 1816. Le 20 novembre 1818, Jean-Joseph Aubry, fermier, l'acquitt, releva les murs abattus et sur son talus le Caillou reparut tel qu'il fut au crépuscule de la veille de Waterloo. Ce devint un estaminet : la jeunesse de Vieux-Genappe et de Plan-

